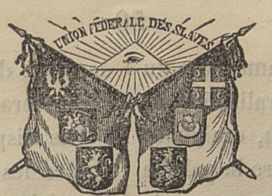
Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois . . . . 1 fr. 25
Six mois 2 50
Un an . . . . 5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois . . . . 2 fr. 50 c.
Six mois . . . . 5 »
Un an . . . . 10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

15e Numéro. — 6 Mai 1849.

De la situation européenne produite par les victoires Polono-Hongroises.

Ceux qui déclaraient morte la nationalité polonaise commencent à s'apercevoir qu'elle est encore pleine de vie. Ce sont des officiers polonais, des corps d'élite polonais qui ont rétabli les affaires des Maghyars, qui aujourd'hui démolissent l'Autriche, et qui renvoient les Russes vaincus porter à leur tsar des nouvelles de son intervention, annoncée avec tant de fracas en faveur du bon ordre européen. Le résultat de cette intervention, c'est que deux proscrits du tsar, Dembinski et Bem, se préparent, aux termes des dernières nouvelles, à aller célébrer, l'un à Vienne, l'autre sur les Karpathes polonais, l'anniversaire de la journée du 3 *mai* 1791, journée qui provoqua jadis l'invasion russe en Pologne, et qui menace en 1849 de provoquer une invasion d'un autre genre, celle de corps vengeurs hongro-polonais dans les steppes qui mènent à Moscou. La stratégie vraiment grandiose développée par les généraux de la Hongrie rend possibles et réalisables les plus hardies hypothèses.

Aussi l'Europe entière s'ébranle-t-elle au bruit de ces batailles inattendues. Menacés d'une nouvelle bourrasque, tous les rois, de Stockholm à Palerme, se groupent instinctivement, autour du tsar, comme des moutons autour de leur berger. Ce n'est pas seulement le bombardeur de Naples qui se ligue avec Radetzki, le pensionné de Nicolas. Le roi de Prusse lui-même semble préférer l'appui moscovite à l'amitié allemande. Invité par son parlement à lever l'état de siége de Berlin, il a répondu à cette prière en dissolvant de nouveau la chambre des députés. Pour étouffer la fermentation croissante des esprits, il compte, lui aussi, tout comme l'empereur d'Autriche, sur les baïonnettes dociles de l'autocrate. Mais si les rois resserrent leur *sainte-alliance*, les peuples aussi resserrent la leur. La croyance que l'Europe est fatalement destinée à devenir ou *républicaine* ou *cosaque* fait de plus en plus de progrès, et anime les peuples dans leur résistance. A Berlin, on s'attend à de nouvelles barricades; à Vienne on s'y prépare ouvertement. Pendant que leurs souverains expédient vers la Neva courrier sur courrier pour hâter l'arrivée de leurs libérateurs, les populations de l'Allemagne et de l'Autriche attendent, elles aussi, leur délivrance d'une autre intervention, celle des bonnes épées polonaises et maghyares. Déjà ces épées brillent à quelques lieues de Vienne, où les rues retentissent des cris de : Vive Kossuth! Vivent Bem et Dembinski!

Le remplaçant de Windischgrætz, Welden, battu comme lui, ne sachant plus comment rétablir les communications stratégiques de ses différents corps d'armée, a senti son esprit succomber devant les difficultés de sa tâche. Après avoir évacué Pesth, avoir laissé débloquer Komorn, et nettoyer de troupes autrichiennes les deux rives du Danube, les lieutenants de Welden sont obligés à leur tour de se renfermer dans les citadelles. — L'Autriche n'a plus qu'une espérance de salut, c'est de réussir à fomenter la discorde entre les Polonais et les Hongrois. Dans ce but, le cabinet Schwartzenberg fait insinuer à Kossuth qu'on est prêt à traiter avec lui aux conditions les plus avantageuses pour sa nation, pourvu seulement que les Maghyars, en s'emparant de la prépondérance

dans l'empire, consentent à reconnaître comme base du nouveau gouvernement émané d'eux la centralisation au lieu du fédéralisme. On suppose que Kossuth, craignant des revers de fortune, serait disposé à conclure la paix le plus tôt possible, et qu'il se contenterait dans ce cas de l'acceptation, par la cour, de la constitution hongroise de 1848, avec un gouvernement intérieur maghyar pour toute la Hongrie dans ses anciennes limites, y compris la Croatie, la Dalmatie, la Slavonie et la Transylvanie.

Quant aux exigences polonaises de Bem et de Dembinski, on y satisferait, dit-on, en constituant la Galicie sur le pied d'un royaume quasi-indépendant, ayant ses finances et son armée à part, et confédéré seulement avec l'Autriche aux mêmes conditions que la Hongrie.

Quelque avantageuses qu'elles paraissent, nous doutons que de pareilles bases puissent conduire à une paix durable. Tout au plus satisferaient-elles le parti ultra-maghyar. Mais les Polonais, cette héroïque avant-garde du slavisme opprimé, serait-ce pour un tel dénoûment qu'ils auraient volé avec tant d'enthousiasme à l'appel de Kossuth? Les Polonais n'oublient pas qu'ils sont Slaves, et qu'ils ont à sauvegarder vis-à-vis de leurs alliés maghyars les intérêts des Slaves. Ils ne sauraient sacrifier à une nationalité étrangère, quelque chère qu'elle soit à leur cœur, l'avenir de leurs frères de race, qui leur répond de leur propre avenir. S'ils étaient capables d'abandonner comme une proie à la centralisation maghyare les Croates, les Serbes, les Slovaques, ce ne serait pas une pacification qui en résulterait, ce serait une nouvelle guerre civile, plus désespérée et plus furieuse encore que celle qui touche à son terme.

C'est surtout la diplomatie européenne qui, dans son empressement à négocier au moins un armistice entre l'Autriche et la Hongrie, se prépare une amère déception, si elle ne part pas du point de vue de l'émancipation des Slaves, et de l'idée que la Hongrie n'est pas représentée par une seule langue ni par une seule nationalité. Si elle parvenait même à régler le différend maghyar-autrichien, la diplomatie n'aurait encore résolu que la moitié de la question. Car il y a six millions d'Iugo-Slaves qui n'accepteront à aucun prix leur annulation politique, et qui, plutôt que de cesser d'être Slaves, sont prêts à se porter aux dernières extrémités.

Heureusement la marche des armées ne semble pas indiquer dans les chefs de l'insurrection le désir de traiter avec l'Autriche sur ces bases supposées, ni de réduire la guerre actuelle à de si minces résultats. Car pendant que 100,000 Hongrois marchent sur Vienne et sur Ollmütz, 100,000 autres se préparent à aller recevoir les Russes en Transylvanie, où Bem a, de son côté, mobilisé, dans le même but, des masses de Szeklers et de garde nationale roumaine. Ces Roumains, exaltés par leurs chefs polonais, ne veulent pas se borner à la défense de leur territoire : ils rêvent même d'aller prêter au besoin leur concours à leurs frères moldo-valaques pour les aider à secouer, d'accord avec la Turquie, le joug étouffant du protectorat russe.

Ces dispositions, qui électrisent jusqu'en Bessarabie toutes les populations daco-roumaines, paraissent être appréciées du cabinet ottoman, qui, s'appuyant sur ce vœu des peuples, s'enhardit à protester d'une manière non seulement officielle, mais encore efficace, contre le prolongement de l'occupation moscovite des principautés. Si la Turquie osait en venir à des actes, l'Angleterre l'appuierait infailliblement de ses vaisseaux; la France alors elle-même pourrait être entraînée. Ainsi la complication européenne produite par les victoires polono-hongroises menace de plus en plus d'amener une crise générale. Une profonde transformation des États orientaux est imminente. Le tsar le sent si bien qu'il vient d'écrire de sa propre main au sultan pour l'éblouir par la féerie asiatique de ses promesses, et l'éloigner de toute autre alliance que de la sienne. Dans le but de lui rendre suspects ses propres ministres, instruments aveugles, selon lui, des intrigues occidentales, le tsar a même expédié près de Sa Hautesse le général Grabe, qui a mission de ne s'entendre qu'avec Abdul-Medjid. Cette défiance est précisément ce qui honore au plus haut point le ministère turc actuel. Il dépend donc aujourd'hui des Maghyars et des Turcs de voir, par leur sage conduite, dix nations opprimées se grouper autour d'eux pour commencer sous leurs auspices une vaste insurrection, dont Pest et Constantinople deviendraient les deux centres, et dont Vienne, Berlin et Pétersbourg auraient à payer les frais.

Les Serbes de la Hongrie et leurs chefs.

Au milieu de l'horrible désorganisation jetée par les généraux polono-maghyars dans les rangs de leurs ennemis, il y a un point sur lequel les Austro-Slaves attachent encore leurs regards avec espérance: c'est la voïevodie serbe, pays de soldats, pays qui n'est tout entier qu'un vaste camp. C'est sur ce point que se concentrent toutes les forces de résistance du peuple serbe, d'un peuple de plusieurs millions d'hommes, et qui, étant à lui seul plus considérable numériquement que les Maghyars, aurait pu leur résister victorieusement, s'il avait eu à sa tête des chefs vraiment patriotes, au lieu de se voir servilement traîné sous le drapeau noir et jaune par les généraux d'antichambre de la cour d'Olmütz. Mais ce peuple belliqueux inspirait précisément de telles craintes à la camarilla, que toutes ses intrigues antislaves sont depuis des années principalement dirigées contre les Serbes. Le cabinet d'Autriche a eu constamment soin de disperser loin de leurs foyers les divers corps de troupes serbes, et de les placer toujours aux postes les plus périlleux pour les y faire périr en détail. Enfin, après dix mois de luttes quotidiennes, où les Serbes ont vu l'élite de leur jeunesse moissonnée au service de l'Autriche quand Dembinski, victorieux a menacé Pest, on a vu la trahison des généraux autrichiens

livrer toute la voïevodie dégarnie et sans défense à la merci des Maghyars. L'un des chefs hongrois, Perczel, a pu occuper le pays presque sans coup férir. De son côté Bem, après avoir achevé l'organisation militaire de la Transylvanie, et avoir totalement réconcilié ensemble les trois peuples de ce pays, Szeklers, Roumains et Saxons, s'est porté, lui aussi, vers le sud, dans le Banat et la Batchka, d'où les impériaux se sont enfuis à son approche, en masses si compactes, dit un journal d'Agram, que la foule des fuyards offrait l'aspect d'un peuple entier d'émigrants. La forte citadelle de Serbo-Bran (Sant-Tomach), qui avait repoussé tous les assauts et servi d'invincible boulevard à toute la voïevodie aussi longtemps que les Serbes en étaient restés les seuls défenseurs, Serbo-Bran a été honteusement évacuée par les impériaux, qui en avaient enlevé la défense aux Slaves. Actuellement la voïevodie est inondée de troupes hongroises, et tous les hommes du pays en état de combattre ont été entraînés par les impériaux loin de leurs foyers. La patriarche Raïatchitj lui-même a été obligé de repasser le Danube et de se réfugier à Zemlin, d'où il sollicite vainement les Serbes de la Serbie et leur héros Knitchanin de recommencer la lutte contre les Maghyars. Incapable de tenir devant les troupes de Perczel, Knitchanin attend retranché dans son camp; et Stratimirovitj, autre espérance des Serbes, avec son corps décimé, erre pour ainsi dire en fugitif à travers les plaines vides de sa patrie, appelant à lui tous les hommes encore valides qu'il rencontre.

Kossuth avait, dit-on, offert à Stratimirovitj le commandement suprême, comme voïevode et comme ban, sur tous les Slaves du sud. Les cruautés des *banderistes* et autres corps de vagabonds hongrois paraissent avoir mis obstacle à un rapprochement si désirable. Aujourd'hui le ban Ielatchitj est sur le point de s'imposer aux Serbes, comme aux Croates; et à la suite du ban viendront les *sauveurs* moscovites. Déjà Puchner avec les Russes de Valachie, tournant la Transylvanie trop bien gardée, tâche de se glisser en voïevodie, en remontant le Danube par Pantchova. Toujours est-il certain que les Russes débouchent sur l'Autriche par plusieurs points. C'est aux Maghyars à s'attacher les Slaves de la Hongrie, et avec eux ils seront invincibles.

L'esprit Moscovite.

M. de Custine, et après lui beaucoup d'autres écrivains, ont publié sur le gouvernement et la société moscovite des faits et des aperçus intéressants, mais l'esprit moscovite est encore une énigme pour l'intelligence européenne.

Il n'y a que les Polonais qui possèdent la connaissance claire de l'esprit moscovite. C'est un don accordé aux martyrs, intéressés à étudier le persécuteur; c'est une espèce d'intuition. Sur les Polonais seuls la Russie n'exerce pas sa puissance de fascination. Les autres hommes n'ont généralement pour la Russie, et surtout pour le tsar, que des paroles d'admiration ou de terreur. Il y a des catholiques fervents qui proclament le tsar schismatique de Moscou comme le sauveur de la société européenne.

Dans la portion de la presse parisienne qui représente les doctrines *modérées et honnêtes*, il y a un concert admirable à ménager la Russie. Est-ce penchant pour les principes politiques que personnifie le tsar? Dans ce cas on se fait vraiment une étrange illusion.

Le jugement qu'avait porté l'empereur Napoléon sur le tsar Alexandre, que c'était un Grec du Bas-Empire, est rigoureusement vrai, et s'applique à toute la société moscovite. Les Russes eux-mêmes l'avouent. La censure impériale autorisa cette définition du génie russe par Wyjygin: « La langue russe a deux verbes auxiliaires, » voler et mentir. » Karamzin et l'empereur Alexandre vont nous prouver l'exactitude de cette définition.

Alexandre avait des instincts généreux: il reconnaissait l'injustice du démembrement de la Pologne, et il se donnait pour mission de réparer noblement ce crime de sa famille. « Avant de mourir, disait-il en 1811, je rétablirai » la Pologne. » En 1818, il se déclarait disposé à accorder aux provinces russes les institutions polonaises qu'il admirait au fond de son cœur. Mais l'esprit moscovite étouffa bientôt ces dispositions heureuses qui s'accordaient si merveilleusement avec l'intérêt de la Russie. En 1821, Alexandre proclama officiellement que la nationalité polonaise n'est qu'un rêve. Quelques années plus tard, ce rêve devint un crime, contre lequel on organisa une persécution incroyable et sanglante.

L'historien Karamzin, qui ne professait pas moins d'estime et d'enthousiasme que son empereur pour la nation polonaise, ayant été consulté par la cour, fit au tsar la réponse suivante, que nous citons textuellement: « Si vous regardez comme illégal le partage de la Po- » logne par la tsarine Catherine, vous agiriez d'une ma- » nière plus illégale encore en voulant, pour réparer » l'*injustice*, démembrer la Russie actuelle. Nous avons » vaincu la Pologne par la force des armes, c'est là notre » droit; il est légitime. *En politique il n'y a pas d'anciens » titres.* Vous n'avez pas le droit de céder une seule chau- » mière russe. » Karamzin déclare même que rétablir la Pologne, c'est pécher contre Dieu.

Pourtant Karamzin était un esprit d'élite, un écrivain d'une haute indépendance, qui allait jusqu'à admirer Robespierre. Mais pour lui, comme pour tous les Russes, *il n'y a pas d'anciens titres*. La politique ne doit jamais réparer les erreurs qu'elle commet. Une spoliation, même la plus lâche, dès qu'elle est consommée, devient une action légitime. Le succès absout et donne la consécration divine. Le succès rend inviolable. Karamzin met ici à nu l'âme moscovite, il en personnifie la corruption effrayante. Nous citerons encore un trait moral de Karamzin, de cette âme moscovite la plus développée. Karamzin a eu le courage de discuter si Godunof avait bien fait

d'imposer la servitude aux paysans russes. Mais il a ajouté aussitôt qu'il serait presque impossible de leur rendre la liberté qu'ils ont possédée au XVIe siècle. Il se prononce pour le maintien de la servitude du peuple, uniquement parce qu'elle existe. Toute injustice accomplie est irréparable : voilà le dogme générateur de la diplomatie moscovite. Karamzin reconnaît que la Russie ne possède pas de lois civiles, que les principes généraux manquent complétement dans sa législation toute composée d'oukazes qui se contredisent l'un l'autre. Ainsi à quoi bon les principes? Le tsar n'est-il pas la loi vivante? D'après même le catéchisme enseigné dans toutes les écoles russes, le tsar n'est-il pas le vicaire de Dieu, l'incarnation de l'autorité divine? On croit en Europe que la Russie est une grande nationalité, qu'il y a en Russie un esprit national. Demandez-le au savant Karamzin, il vous dira : Nous n'avons pas de nationalité à nous. Nous autres Russes, nous sommes des cosmopolites.

Karamzin prévoyait-il pour la Russie quelques améliorations politiques? Nullement. Karamzin disait au tsar Alexandre : Abstenez-vous de toute amélioration, n'accordez aucune réforme, nous sommes incapables de progrès. L'absolutisme est notre unique palladium. La Convention en France n'était qu'un état de transition : mais à Pétersbourg le tsarisme, c'est une Convention en permanence, qui ne respecte aucun droit. C'est une dictature militaire et pour les Russes et pour l'Europe qui ne sait que trembler devant le knout ou l'adorer. On ne gouverne les hommes que par la peur, a dit encore Karamzin avec une naïveté et un sentiment admirable des dispositions moscovites. Le tsar se pose comme le représentant des principes conservateurs, lui qui n'existe que par le renversement de l'ordre social, par la négation absolue de tout droit. Quelle est la monstruosité politique ou morale que l'on ne rencontre pas dans l'histoire intérieure de la Russie, et dans les actes de sa diplomatie? Comment donc juger ces sympathies scandaleuses, que la presse française manifeste pour la Russie; et que penser de ces Slaves qui invoquent le protectorat de Pétersbourg?

Nous avons étudié l'esprit moscovite représenté par un tsar et par un savant russe, qui tous deux affichaient pour la Pologne l'estime et l'admiration au moment même où ils en complotaient l'extermination.

Malheureusement ces points de vue subversifs de tout ordre politique n'appartiennent pas exclusivement à Karamzin et à la diplomatie tsarienne. La corruption moscovite a poussé sa gangrène jusqu'au cœur de l'Europe officielle. Cette Europe-là professe pour le tsar un respect profond, signe infaillible de la chute de ces oligarchies décrépites qui n'espèrent plus leur salut que de Pétersbourg. L'intelligence si vaste et souvent si lumineuse du rédacteur en chef de la *Presse* ne l'empêche pas de frapper et d'insulter les nationalités qui s'éveillent et qui combattent héroïquement. Mais quels ménagements infinis pour la Russie et pour l'Autriche! Ils expérimenteront un jour, ces pieux défenseurs du *bon droit*, ce que c'est que la justice moscovite!

Ce n'est pas seulement l'esprit officiel russe qui se trouve perverti; il y a des Russes exilés, des Russes libéraux, des Russes démocrates qui disent n'avoir rien de commun avec la Russie. Mais ces Russes, admirés par la presse radicale de France, dès qu'ils touchent à la question polonaise, redeviennent Moscovites. Leur haine contre la Pologne se réveille. Ils sont nos frères comme l'était Caïn pour Abel. Pourquoi vous défiez-vous de nous? disait, en 1831, le général moscovite Berg au général polonais Morawski. Nous vous attendons à bras ouverts! — Sans doute, mais pour nous étouffer. C'est cette espèce d'embrassement fraternel que le tsar offre à tous les Slaves et aux divers partis qui, dans l'Europe occidentale, s'imaginent d'implorer sa protection pour mieux triompher de leurs rivaux.

E.

FAITS DIVERS.

Un ex-membre du bureau de la *Société slave de Paris*, aujourd'hui chargé d'une branche importante de l'administration croate, nous écrit du camp d'Ielatchitj, sur l'état des affaires slaves en Hongrie, une lettre qui, nous devons l'avouer, nous laisse peu d'espérance. On s'y efforce encore de justifier la conduite si indécise du ban des trois royaumes, qui demeure, dit-on, le seul homme capable d'affranchir les Slaves du joug de la centralisation et de la bureaucratie allemande. Mais on reconnaît que pour ce but les ressources pécuniaires manquent totalement. « L'aristocratie croate est sans argent. La riche aristocratie bohême et illyrienne est germanisée et ne veut pas donner une obole à cette cause, pour elle étrangère. Le peuple seul persiste dans son patriotisme, mais il est épuisé par la guerre... Les Maghyars réclament pour leur roi l'ex-empereur Ferdinand, et ils ont, le mois dernier, célébré en grande pompe dans leur camp près de Pest, l'anniversaire de sa naissance... C'est l'absurde slavophobie de Windischgrætz et de ses lieutenants qui a tout perdu... Le ban cherche à passer chez les Serbes de la Voïevodie pour les réorganiser; s'il y réussit, il y aura encore moyen de réparer nos désastres. »

— Bem et Kossuth exercent contre la Russie la plus dangereuse des propagandes; ils comblent d'égards leurs prisonniers moscovites et les renvoient en liberté. Retournez dans votre patrie, leur a dit Bem en les congédiant; vous et moi nous sommes Slaves et frères. Ce n'est pas à vous, c'est à vos tyrans que je fais la guerre. C'est pour notre émancipation commune que je combats. Union et liberté de tous les Slaves! — De retour chez eux, les soldats russes répandent partout, sur les hauts faits de l'armée hongro-slave et sur les héros émancipateurs du sud, des récits merveilleux. Ces récits, mieux que des journaux, volent de bouche en bouche; et l'on sait déjà par quels toasts, par quelles démonstrations, la garnison russe de Kalich, en Pologne, a répondu aux avances du vainqueur de Kronstadt.

— Le journal *la Presse* prétend savoir de bonne source que les Hongrois sont près de rentrer chez eux, et que les négociations entre Kossuth et la cour touchent à leur conclusion. — D'un autre côté, la *Démocratie pacifique*, l'un des journaux français qui consacrent aux questions slaves le plus vif intérêt, après avoir discuté les bases probables de cet arrangement avec l'Autriche, ajoute : « Ces conditions seraient sans doute encore assez belles, si la camarilla d'Ollmütz, après les avoir subies, persistait à les tenir. Mais on sait ce que valent les promesses de l'aristocratie vaincue et humiliée. Si Kossuth est réellement un homme de génie, il continuera jusqu'au bout son rôle révolutionnaire, et ne se reposera que lorsqu'il aura inauguré à Pest le siége de la grande république fédérative des peuples du Danube. Qu'il fasse cela, et son œuvre sera plus grande que celle de Cromwell, plus utile que celle de Napoléon. »

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)